

Souvenirs d'enfance

Par Jean-Louis GAZAIX

Le jour de ma naissance

Je vous ai déjà parlé de mon oncle Louis, cette fois il est accompagné de son frère, Hubert mon Papa, de leurs cousins et quelques amis.

Nous sommes à Oullins, banlieue de Lyon, le vendredi treize septembre 1957 vers dix huit heures. Mon Père arrive joyeux dans le repère des copains, ceux qui ont accès à l'arrière salle. Il y a là les amis de toujours, les cousins et le grand frère qui attendent avec impatience la nouvelle :

- C'est un garçon, il s'appelle Jean-Louis !

Tous accoudés à l'autel du sacrifice divin, ils lèvent leurs canons pour tirer une salve joyeuse, qui sera suivi, évidemment sur le champ d'un rechargement en poudre de qualité.

Dans ce rituel il est de mise que chacun se sente le besoin de contribuer ardemment à l'effort de guerre.

C'est ainsi que la soirée avançant, la patronne, qui trouvait les affaires bonnes au début, se ravisa à la troisième tournée offerte par le Grand Chambellan, le patron, son mari, déjà dans un état bien avancé et chassa la troupe, envoyant son homme directement au lit avec un bol de soupe.

Un peu affamée et frustrée, la bande décide alors de se rendre dans un bouchon de la rue Mercière, sur la presqu'île de Lyon.

La rue Mercière à cette époque et longtemps encore après, avait une réputation sulfureuse. C'est la rue fréquentée par les militaires en garnison, la rue des hôtels de passe, mais aussi de ces petits estaminets que l'on ne trouve qu'en ces lieux, où l'on peut toujours trouver à manger et à boire à toute heure et plus si affinité.

On notera comme ce genre de rue est souvent juste adjacente aux beaux quartiers où les gens d'importance sommeillent. Coïncidence ou besoin de proximité mutuelle ? Allez savoir.

La troupe est bruyante, rieuse et communicative, ce qui est pour ravir le tenancier pour qui cette bonne humeur contagieuse incite sa clientèle à consommer.

Jusqu'à ce que Louis remarque un marin, en bout du rade, qui semble en cale sèche et manifeste un enthousiasme qui se tinte de nostalgie au fur et à mesure qu'il prend de la gîte.

- Alors la marine ! Qu'est ce qui ne va pas ? Lui lance t il

- Je suis breton ! bredouille le marin, passablement chaloupé.

- Ce n'est pas un mal, et ça t'empêches d'être heureux ? dit Louis

- Ben ! Je me suis engagé dans la marine pour aller en mer et voir le monde et je suis basé à Lyon sans espoir d'aller sur un embarquement.

Alors, tout le monde dans le désordre, comme pour le soutenir lui disant plus ou moins :

- Ah ! Oui, là mon pauvre gars t'as pas pris la bonne destination.

Et le marin de rajouter au milieu des condoléances unanimes :

- En plus je ne sais pas nager !

Et là, Louis a une idée de génie pour sauver de la noyade ce marin perdu à terre:

- Mon frère et nous tous on sait très bien nager. On va t'apprendre !

Voilà la bande partie pour trouver un bassin pour apprendre à nager à un marin.

Où aller ?

D'un coté la Saône et de l'autre le Rhône. En cette saison l'eau n'est pas chaude, mais surtout le barrage de retenue de Pierre Bénite n'existant pas, il y a un fort courant et des tourbillons mortels. Alors pensez bien de nuit, ce n'était pas prudent.

Il est donc convenu de se rendre au centre de la presqu'île dans la fontaine des Jacobins, sise sur la place du même nom. En plein centre du quartier bourgeois.

C'est donc aux alentours de deux heures du matin, que les joyeux drilles, en slip, dans la fontaine des Jacobins, de l'eau jusqu'aux cuisses apprennent la brasse à notre fier représentant de la Royale.

C'est à cet instant qu'un fourgon de la marée chaussée, alertée par des esprits bien pensants, prenant soin des risques de pneumonie qu'encourraient les polissons, arrive sur la place.

Les représentants de l'ordre se rendent vers les contrevenants et demandent ce qu'ils font ainsi dans la fontaine.

- Et bien, répondent-ils, le plus naturellement du monde, on apprend à nager à ce marin !

La logique de la chose échappant quelques peu aux dignes représentants de l'ordre public, ceux ci les embarquent "*pour nous expliquer ça au poste*".

Une fois au poste, et rhabillé, Louis, avec son bagou et sa bonne humeur habituelle explique :

- Messieurs les policiers, on ne faisait rien de mal, le petit est né hier soir et on fêtait ça, c'est tout !

- Et comment, la fête d'une naissance, vous amène à vous baigner dans la fontaine des Jacobins ?

Louis reprend alors toute l'histoire du début.

Il avait une particularité : il ne pouvait pas s'empêcher de rire en racontant les bêtises qu'il faisait ou en pensant à la farce qu'il allait faire. Et il conclut, en pouffant de rire:

- Alors, messieurs, quand nous avons vu notre gabier, breton en plus, si triste, on a décidé de le sauver de la noyade qu'il risquait à tout instant là bas au Quartier Général Frère.

Les policiers sont ravis du récit qui anime leur triste nuit.

- Bon aller vous nous avez bien fait rire et le service se termine, vous pouvez partir, on va vous reconduire à votre véhicule place des Jacobins.

Et paf !

Louis a de nouveau une idée de génie.

- Puisque vous avez fini votre service, venez manger un morceau avec nous "*aux postiers*" au passage, c'est à côté. On vous doit bien ça.

"Les postiers" était un restaurant servant toute la nuit et à toute heure des repas et qui était situé à côté du centre de tri postal de Lyon Perrache qui fonctionnait au trois huit.

Jugeant la proposition saine et pleine de bon sens les condés décident de les suivre et d'aller se faire une tête de veau avec un canon de blanc. Et quand je parle de canon de blanc il faut le mettre au pluriel, car à l'époque on pouvait commander au mètre. Un mètre de blanc équivalait environ à 16 verres ballon de 12 centilitres soit presque deux litres. Ce qui n'est pas excessif pour environ huit à dix personnes.

C'est en tout cas plus de deux mètres qui furent alignés ce matin là autour de la tête de veau chaude.

La fête dura trois jours, faisant le tour des meilleures tables de la région lyonnaise et du bas Beaujolais. Revenu sur terre mon papa pensa aller me déclarer et au neuvième jour, toute la famille débarquait à Nice où mon Père avait été nommé à un poste d'enseignant à l'école de la Chambre des Métiers et de l'Industrie.

C'est ainsi que né en région lyonnaise, je devenais niçois.